



La nuit avait été courte, une fois de plus. Une nuit comme toutes les autres, avec ses silences, ses angoisses, ses lumières nocturnes illuminant la fenêtre au deuxième étage de l'appartement donnant sur la rue des Boucheries.

Le néon du restaurant chinois tout proche avait clignoté mécaniquement toute la nuit, inondant par intermittence le bureau du commissaire Merle d'une couleur verdâtre, entrecoupée de bleu et de jaune fluorescents, battant la mesure du temps. Il s'éteindrait bientôt comme à chaque aube, après que les chocs des containers malmenés par les préposés aux ordures ménagères se soient mêlés aux premiers ronronnements des moteurs de voitures.

Merle s'étira longuement, quitta son bureau et se dirigea vers l'embrasure de la fenêtre. Il souleva légèrement le voile ocre, scrutant la rue encore déserte. Les derniers fêtards sortaient du Club 60,

établissement privé qui avait volontairement conservé son entrée modeste et discrète, contrairement à d'autres lieux identiques plus racoleurs. Les habitués aimaient s'y retrouver en toute confidentialité. Une exigence qui avait contribué à la renommée du dancing et qui expliquait également sa longévité face à la nombreuse concurrence qui fleurissait dans la ville depuis quelques temps.

Il repoussa machinalement le rideau de voile, et demeura quelques instants devant la peinture encadrée qui représentait des Iris rouges, s'écartant brutalement de l'embrasement de la fenêtre. Tout ceci lui rappelait trop de souvenirs. Il avait soudain l'impression de revivre une situation qui aujourd'hui encore était présente au plus profond de lui-même.

C'est ainsi que Merle avait rencontré Muguette, dans un dancing de la capitale sans savoir à cet instant que quelques mois plus tard, cette jeune femme élégante allait devenir Madame Merle. Il avait l'impression que tout ceci appartenait à un passé lointain. Ainsi, il y a quelques années, à la même époque, à la même heure pratiquement et dans un même geste, il avait soulevé le rideau de voile, sans savoir que cette action accomplie accompagnerait ses jours et ses nuits jusqu'à son dernier souffle.

Une jeune femme longeait les immeubles. Elle venait de sortir du Club 60, emmitouflée dans une fourrure qui n'avait rien de bon marché, se dirigeant droit devant elle, à la recherche d'un taxi.

Merle l'avait longuement regardé, devinant son visage pâle dissimulé sous un foulard éclatant. S'arrêtant soudain, elle avait alors levé les yeux vers le ciel, comme pour montrer un signe de désespoir et d'impuissance. Leurs regards s'étaient croisés un instant tout au plus. Un instant qui avait paru interminable à Merle.

Elle s'était décidée à baisser les yeux pudiquement, mais par un curieux instinct, elle avait souhaité affronter le regard de cet homme qui se tenait debout, près de la fenêtre du second étage de l'immeuble, face à elle. Les deux êtres s'étaient alors immobilisés et ce ne fut que plus tard, bien après que l'inconnue eut franchit l'angle de la rue, que Merle se décida à revenir à la réalité.

Florence avait rejoint son domicile, éreintée. Le taxi l'avait déposée devant l'entrée de son immeuble et elle s'était précipitée sous le porche, tentant d'éviter les quelques gouttes de pluie qui arrosait Nevers en ce début d'octobre. La porte à peine refermée, Florence s'engouffra dans l'ascenseur à cage et s'appuya contre la paroi rouge capitonnée, poussant un soupir, exténuée, tout en relevant le foulard qui masquait son visage.

Elle avait conservé toute la beauté de sa jeunesse. Elle avait hérité de ses escapades nocturnes quelques petites rides dissimulées aux coins des yeux qui, loin de l'enlaidir, lui donnaient un charme incommensurable. Ses yeux, à la fois gris et vert,

selon la saison, selon son humeur aussi, ne manquaient pas de déstabiliser son entourage.

Repoussant la porte d'une jambe maladroite, elle avait laissé glisser à ses pieds la fourrure qu'elle portait, tout en propulsant ses escarpins aux quatre coins de l'entrée de son appartement. Un silence pesant régnait dans ce décor luxueux. Elle se laissa choir sur un canapé, ôtant tour à tour d'une main experte les barrettes qui maintenaient ses cheveux et se massa énergiquement les jambes tout en inspectant les lieux d'un regard rapide.

Marcel n'était pas rentré comme à l'habitude. Il rentrait toujours avant qu'elle ne regagne le domicile et simulait ainsi une attente qui lui permettait de renforcer ce besoin de la culpabiliser. Bien que fréquentant par obligation un cercle d'amis proches, Florence et Marcel s'accordaient une vie nocturne indépendante et s'accommodaient très bien de cette situation. De vingt ans son aîné, Marcel avait gardé un charme convainquant auprès du sexe opposé et Florence était loin de sous-estimer celui qui avait décidé, un jour d'été, de partager sa vie. Marcel avait d'ailleurs eut une vie sentimentale assez tumultueuse et Florence savait qu'il ne renoncerait pas facilement au désir de conquérir de nouvelles proies, gibiers d'un soir au plus, attirés par son charme mais aussi par sa situation qu'il n'omettait pas de mettre en avant à chaque occasion. C'était peut-être aussi pour cela qu'il n'avait pas épousé Florence : une carte de visite supplémentaire où le statut de célibat rassurait ses nombreuses conquêtes,

et où la beauté exceptionnelle de Florence créait un challenge pervers, bien féminin, chacune d'entre elles voulant compenser son infériorité plastique en séduisant l'homme qui partageait sa vie. C'était pour elles sans doute une revanche nécessaire, un caprice où l'orgueil en était le moteur essentiel, ne laissant aucune place à une issue sérieuse.

Florence en avait conscience et se prêtait volontiers à ce jeu subtil, faisant mine d'ignorer les turpitudes de Marcel, qui usait à la fois de sa condition sociale et de la faiblesse de ces femmes qui n'avaient pas tourné le dos à la possibilité de rencontrer le véritable amour.

Ce marché de dupes, Florence l'avait acceptée tant bien que mal. Elle s'était alors résignée à attendre patiemment que, les années aidant, Marcel se lasse de séduire la première venue.

Il n'en était pas de même de celles qu'il avait séduites l'espace d'un soir...

Florence s'était alors décidée à ne pas tomber dans une victimisation maladroite, se refusant d'expliquer l'attitude de Marcel lors de chaque nouvelle conquête et s'était créée une vie artificielle sans grand intérêt mais réparatrice, du moins le pensait-elle.

Debout, face au miroir du salon, elle tentait d'interpréter les causes de deux petites rides naissantes, qu'elle seule avait détectées depuis quelques jours, lorsque le claquement de la porte d'entrée la fit sursauter. Marcel se tenait dans l'encadrement de la porte du salon, s'appuyant sur le chambranle d'une

main maladroite et tenant son veston de l'autre d'un air résigné. Il murmura quelques mots intelligibles et jeta son veston sur le dossier de la première chaise venue. Florence le regarda s'affaisser, rompu, sur le premier fauteuil à sa portée. Marcel, inerte, les jambes allongées sous la table basse de marbre, bailla un long moment tout en maintenant ses mains sur ses paupières qu'il sentait lourdes à présent.

— Avec ou sans glaçon ? demanda-t-il à Florence en se servant une dose de bourbon.

Il posait la question machinalement bien que devinant la réponse.

Marcel regarda longuement les jambes de Florence étendues sur le canapé de cuir et d'une main machinale fit teinter les glaçons dans les verres disposés sur le guéridon.

Il vieillissait, sa calvitie naissante laissait apparaître de nombreuses rides sillonnant son front dégagé, lui donnant, lorsqu'il n'y prêtait garde, de nombreuses ombres contrastant avec sa pâleur habituelle. C'était du moins, une fois de plus, ce que constatait Florence. Cette pensée due la trahir sans qu'elle ne s'en aperçoive. Mais celle-ci n'échappa pas à Marcel qui, debout près d'elle, se mit à rire allègrement.

Il riait pour cacher sans doute le gêne qu'il éprouvait, celle d'être dévisagé silencieusement, ne sachant quelle attitude adopter face à une situation qui le désarmait.

— Les Dessanges sont vraiment épouvantables, dit-il soudain en reposant son verre. Le repas était excellent mais d'un ennui... Tiens, Gisèle t'embrasse... Elle m'a longuement parlé de toi...

— Ah oui ! répondit Florence. Comment va cette chère Gisèle ?

— Très bien, très bien, se contenta de répondre Marcel, amusé par le jeu subtil de Florence. Figure-toi que nous étions l'un près de l'autre et qu'elle m'a évité de subir les interrogatoires en règles de Christine, qui, comme à son habitude, m'assommait de questions à ton sujet.

Florence s'était levée et, tel un félin, parcourait la largeur du salon, nu-pieds.

— Quelle genre de question ? demanda-t-elle.

— Elle voulait tout savoir évidemment. L'adresse de ton tailleur... Enfin tout ! J'ai rencontré Jean-Charles à l'After All, tu sais cette boîte rue de la Préfecture.

Marcel, après un léger temps d'arrêt continua :

— Sacré Jean-Charles ! Tu te souviens de Jean-Charles ? Mais si... Le pauvre... Qui sait ce qui lui est arrivé ? Cela fait bien six mois qu'il avait disparu... Ah, l'amour !

— Ah, oui ! Ce musicien...

Françoise gardait le silence restant sur ses gardes, ne sachant pas quelle attitude employer.

— Il était d'ailleurs en charmante compagnie !

Marcel avait lancé ces quelques mots avec une désinvolture naturelle tout en épiant chaque réac-

tion de Florence, qui montrait à présent quelques signes d'agacement.

— C'est un garçon secret, poursuivit-il, il va, il vient, disparaît pour quelques temps et ressurgit à l'instant où on l'y attend le moins !

Marcel avait volontairement ponctué ces derniers mots, tentant de déceler chez Florence une quelconque émotion, mais rien de tout ceci ne filtrait.

Florence était décidément de marbre, pensait-il, un marbre patiné par les années telle une statue antique. Elle était de la race des serpents, du moins avec lui, ou de ces invertébrés qui, quoiqu'il arrive, ne s'éloigne pas du but qu'ils se sont fixés. Il avait son idée sur tout cela, mais avait-il la réponse ? La véritable réponse... Tout ceci l'agaçait. Décidément, mieux valait feindre de s'intéresser à ce qu'elle avait fait durant la nuit.

— Et toi ? demanda-t-il d'un ton détaché.

— Rien de bien particulier, répondit-elle, lascive, j'ai rencontré des amis et nous avons bu quelques cocktails... Sans grand intérêt. Ah, si, j'oubliai, je suis allé à la salle culturelle en début de soirée pour la représentation de ce film sur Hiroshima, *Hiroshima mon amour*, tu sais cette histoire racontant l'amour impossible entre une jeune neversoise et un soldat allemand condamné à vivre dans la clandestinité après la libération de la ville. Il mourra évidemment et la jeune femme, reconnue coupable d'une liaison honteuse, sera tondue et échouera au fond d'une cave. C'est atroce, n'est-ce pas ?